

SUZANNE LEBEAU

# Journal de bord

Laboratoire du Théâtre français 2009

## **Jour 1 : Le plan de travail**

Douze à table, dont moi. Aucune formule ne convient vraiment. Entre nous, pas de statut, pas de hiérarchie, mais le doute. Pas de pain à se mettre sous la dent, des mots, images, désirs confus qui veulent respirer à l'air libre, illuminent nos sens quelques secondes, nous laissent en suspens avant de disparaître dans un trou noir.

Autour de la table, je suis en position d'autorité et pourtant c'est moi qui ai le plus peur. Il n'y a qu'un homme. Onze femmes et un homme<sup>1</sup>. Normal puisqu'il s'agit d'enfance. J'ai dit enfance et non « enfants ». Chaque fois que, dans ma vie, j'ai dit « enfants », j'ai reçu le même sourire figé, le même regard amusé, le même commentaire réducteur que je déteste : *Merveilleux !* Non, ce n'est pas merveilleux, c'est du travail, de l'inspiration, de la sensibilité, du talent.

Malgré le soleil, nous grelottons. L'écriture bouffe la chaleur du corps, la chaleur humaine, l'électricité qu'il y a dans l'air. Rapace, avide, elle consomme une énergie qu'on ne soupçonne pas en regardant les corps immobiles dont seuls les yeux, les doigts ou la bouche bougent.

Allons-y avec douceur... La présentation... C'est ce qui fait le moins mal. Nous ne nous connaissons pas ou peu et nous allons passer dix jours dans la plus grande intimité, celle des images qui ne sont pas encore nées et des doutes. Je veux

---

<sup>1</sup> Les participants étaient : France Adams, Hélène Ducharme, Guylaine Joly Echardour, Marie-Thérèse François, Marie-Claude Garneau, Jacqueline Gosselin, Alain Lauzon, Mélanie Léger, Johanne Lochon, Maureen Martineau et Sarah Migneron.

connaître leur relation à l'écriture et à l'enfance. L'écriture dont il faut accepter l'urgence, les défis, les risques et l'enfance dont il faut connaître le rythme, reconnaître l'intelligence instinctive, la curiosité, la sensibilité.

126

J'ai préparé un plan de travail implacable, définitif. Le premier jour, déjà, je l'oublie... à peine une béquille pour un silence trop long. Tous, sans exception, parfois sans le savoir ou avec maladresse, abordent l'enfance par la gamme complète des émotions. Les onze projets parlent des enfants qui vivent, bougent et respirent, pleurent, crient et exigent.

## **Jour 2 : Les projets**

Ils hésitent... Bafouillent... Doutent... Pauvres projets. Les dire à haute voix est une épreuve. L'écriture, sans racines, préfère le silence et la solitude. Les mots qui n'ont pas mûri manquent d'assurance, quand ils ne tremblent pas de peur. Peur d'être entendus, de ne pas être entendus, du jugement, du ridicule, peur de ne pas le dire comme on l'a rêvé, imaginé, voulu. Y aurait-t-il « une » chose à dire ? Y aurait-il « une » manière de dire ?

Trouver les mots pour donner une forme au rêve est une épreuve. Trouver les mots pour donner une forme à des rêves d'adultes pour un public d'enfants est une épreuve terrible.

La peur se gonfle de toutes les peurs des adultes, qui se placent entre l'auteur adulte et l'enfant spectateur, qui ont grandi et n'y peuvent rien, qui se rappellent leur propre enfance ou refusent de se rappeler, qui détestent les enfants et ne le disent pas, qui envient les enfants sans passé et veulent leur faire payer cher, qui ont peur et veulent protéger les plus petits qu'eux, qui croient les enfants fragiles et délicats parce que petits. Qui doit décider ? Qui peut décider ? Qui sait et comment a-t-il su ?

Est-il possible de savoir ?

Nous passons à travers les projets. La journée est longue, tendue, coriace, âpre. Les projets apparaissent tout à coup si

petits et dérisoires lus à voix haute, alors qu'ils vibraient dans le silence du secret. Chacun semble déçu... par ce qu'il a choisi, par ce qu'il a dit.

### **Jour 3 : Quoi dire...**

Il pleut mais la salle nous protège du jour qu'il fait dehors. Nous enfermons nos questions avec nous à l'abri de la pluie. La question d'aujourd'hui est de taille.

#### *QUOI DIRE...*

Avons-nous quelque chose à dire ?

Voulons-nous dire quelque chose ?

Quoi dire, pourquoi chercher à dire quand tout a été dit ?

Je pose directement la question... mais depuis le début on ne parle que de ça. On part de là, on y arrive. On tourne autour. On fait semblant. On balaie la question du revers de la main : le « quoi dire » n'existe pas. Il est évident... entre les mots. Il faut faire comme si... pour ne pas tomber dans la leçon de chose ou de morale. Il glisse entre les doigts, quand on essaie de le saisir. Est imprécis comme la vie, complexe comme l'âme, mais il est là sous-jacent, inquiétant, agaçant, encore plus présent quand il est absent.

On voudrait nier le « quoi dire », parler d'inspiration avec le sentiment que c'est plus noble. On a beau nier, le « quoi dire » nous rattrape... Obsédant, agaçant, insistant. Des mots pour dire quoi ?

Parfois l'inconscient travaille seul. Parfois la volonté doit prendre le relais. Aujourd'hui, nous faisons l'effort de préciser. *Pour prendre la parole*, il faut avoir le courage de dire *quelque chose*. Pas un slogan, pas la phrase magique qui ouvre toutes les portes. Des mots d'êtres humains, qui parlent du monde que nous habitons tous, petits ou grands. Des mots complexes, contradictoires, lourds de sens, capables de sens multiples. Des mots qui ouvrent des portes pour entrer avec son histoire propre et des portes pour sortir avec sa propre histoire.

#### **Jour 4 : La structure**

Je n'avais pas prévu parler structure aujourd'hui mais elle se met à table et s'impose parce qu'on essaie de faire tenir debout quelques certitudes. Je voulais attendre lundi, au retour de la fin de semaine. C'est vendredi matin, pas encore la moitié de l'atelier mais la fin de la première semaine, et plusieurs, à cause des valises qui traînent dans l'atelier, semblent prêts à partir.

128 Ils préféreraient qu'on ne leur demande pas encore comment les personnages, l'histoire, les mots, les images, tiendront ensemble dans la même pièce. Je les comprends. La structure, la colonne vertébrale, si facile à voir et à dessiner quand le texte est là, cette structure qui arme le béton, égrène les vertèbres dans un ordre parfait et permet le mouvement, vient... quand elle veut. Elle vient... quand on ne l'attend plus, parfois seulement quand on est prêt à abandonner. On a beau la traquer, et il faut la traquer... elle vient comme un cadeau, ou ne vient jamais.

Il faut qu'on entre de plein pied dans le dur travail, qu'on dessine des axes de force, qu'on jugule les incohérences, qu'on devine les pièges pour ne pas se laisser surprendre. Quand je pense que certains croient encore que la structure, quand il s'agit des « enfants », est une bonne histoire qui fait rire ou sourire, avec un début, un milieu et une fin.

Finalement, avoir parlé structure le vendredi est une bonne chose. Il reste deux jours de vie quotidienne avant de se retrouver autour de la table. La vie quotidienne est une maîtresse *ès* structures.

## **Jour 5 : Le personnage. Les personnages que je veux connaître et faire connaître.**

Qui est-il, celui qui va vivre le temps du théâtre ?

Qui sont-ils, ceux qui veulent raconter leur histoire ?

Nous en avons peu parlé.

Il faut leur donner des yeux qui voient,

une bouche qui dit, se tait, hésite,

un cœur qui vibre, aime, hait.

Pourquoi ce personnage ressent-il tout à coup l'urgence de se raconter ? A-t-il quelque chose à avouer ? Exorciser ? Comprendre ? Apprendre ? Il a à vivre tout simplement. Comment va-t-il nous livrer le passé qui l'a amené là où le public va le découvrir ? Les souvenirs qu'il se cache à lui-même, les non-dits, les non-avoués qui polluent le fond de l'âme. Les rêves... qui inventent le futur, disent où aller.

129

Pour être sa voix, parler en son nom, il faut que je l'aime sans juger, de manière inconditionnelle, comme j'aime mes enfants. Il faut le suivre avec curiosité en espérant qu'il va livrer tous ses secrets, ce qu'il ne fera jamais, pas plus que les enfants.

Nous n'en saurons que ce qu'il voudra nous livrer pour le temps du théâtre. Comment faire comprendre à ces onze-là qui me font confiance que les seuls personnages intéressants existent en eux-mêmes et se prolongent dans les rêves de chaque spectateur qui redécouvre ses faiblesses et son humanité ? Ils n'existent pas sous nos doigts ou dans nos histoires. Ils existent le temps du théâtre et de la mémoire des spectateurs. Et il faut que se soit ainsi. *Les connaître complètement dans une fiche signalétique, un dossier psychologique, serait les tuer, les rendre stériles comme les pieds de vigne qu'on garde pour allumer le foyer, secs comme des manches à balai.*

Il n'a pas été difficile de les convaincre. Ils avaient tous envie d'aimer ces personnages qui n'existent encore que dans leurs rêves et ils avaient tous envie de les découvrir, de les faire connaître en préservant un mystère.

## **Jour 6 : La rupture ou le point de départ**

Le théâtre commence quand un événement bouleverse l'ordre établi et fait basculer l'équilibre, provoquant un chaos de plus ou moins grande amplitude. La rupture, ne serait-elle que l'ouverture du temps théâtral ? La rupture est-elle rupture dans le temps ou rupture dans la vie du personnage ?

130

Je dis à voix haute : sans rupture, comment démarrer ? Il doit y avoir une rupture. À peine la phrase est-elle terminée que je doute. Nous discutons. Tout se discute et je n'ai pas nécessairement raison. Je revois des formes théâtrales réussies où je n'ai pas senti de rupture... La rupture ne doit être que la décision d'éclairer la scène, et de dire. Dire pour que le temps du théâtre, si éphémère, si fugace, s'inscrive dans les imaginaires et laisse des traces impérissables.

## **Jour 7 : La lumière qui attire**

Nous avons parlé de départ : pour aller où, dire quoi et comment le dire ? Dire quoi ? On croyait la question entendue. Elle demeure, obsédante, bouge sans arrêt, ne laisse l'auteur en paix qu'avec le point final parce qu'elle émigre dans l'imaginaire des spectateurs. Il faut tisser le chemin entre le point de départ et le point d'arrivée, entre le quoi et le comment le dire. Les personnages aiguissent leur regard. Nous les faisons parler et nous nous sentons bien avec eux. Ils nous guident et nous les guidons. Nous marchons ensemble en essayant de voir la lumière qui devrait indiquer un chemin.

Nous en parlons entre nous.

Parler, nommer, faire exister — nous sommes bien ensemble.

Pour un auteur, parler est un luxe.

Parler, demander, écouter, partager des doutes.

Un luxe rare et précieux — nous en profitons au maximum.

Les mots de la bouche sont plus rapides que les mots de la main.

Ils ont moins de conséquences.

Les questions ont fait surgir avec exubérance des pistes qui vont dans tous les sens... Choisir. Il faut choisir. Écrire, c'est aussi choisir quand le délire se met en route. Nous

sommes devant un millier de chemins... Qui doit choisir ? Le personnage ou l'auteur ? Parfois, quand on est très chanceux, l'inspiration court devant et choisit instinctivement le bon chemin. Moment de grâce. C'est rare. Rare et bouleversant.

À cause de la tension de l'écriture à voix haute, à cause de la stimulation, à cause peut-être des voix nombreuses, plusieurs fois cette semaine nous avons vécu le moment de grâce, grâce à un des personnages qui se met à respirer, à une histoire qui se fait évidente. Fugaces, fragiles, éphémères, ces moments de grâce laissent dans leur sillage une incroyable odeur de courage et de bien-être.

131

Pour faire surgir du néant, il faut rêver. Nous rêvons à voix haute avant que la solitude ne nous rattrape.

### **Jour 8 : L'entre-deux**

Je dois résister aux assauts répétés de l'histoire qui veut se faire entendre. Non ! Ce n'est pas le temps de l'histoire ! Pour beaucoup, ce serait plus simple et je devrais m'en contenter. Le fait d'écrire pour enfants n'y change rien : ce n'est pas le temps de l'histoire et de ses péripéties, et le fait d'écrire pour enfants n'y change rien. Si l'histoire est importante, c'est à cause de *l'entre-deux*.

C'est l'entre-deux qui donne le désir absolu d'écouter, cet entre-deux qui construit, développe, affine le temps théâtral et sa juste tension. Entre la rupture, qui met le personnage en route, le récit en verve, et la fin, il faut organiser le temps. Celui de l'histoire ? Celui du théâtre ? L'entre-deux est l'art de faire battre ces temps entre eux, de les laisser respirer, de les faire vibrer pour qu'ils se répondent et organisent le discours en cohérence,

en sens,

en fulgurance,

en surprise,

en suspense,

en tension dramatique.

Oui, il faut imaginer de manière scrupuleusement volontaire  
des étapes qui se déclinent en tableaux,  
actes,  
scènes,  
monologues,  
dialogues,  
paroles croisées,  
lettres,  
cartes.

132

Tous les moyens sont bons pour conjurer le temps. Le saisir.  
Le rendre signifiant.

### **Jour 9 : Tabous. Interdits. Censure.**

#### **Pire que tout, autocensure.**

Nous entrons dans le vif du sujet : les enfants.

*Qui sont ces enfants dans les salles ?*

Des êtres humains, petits peut-être, mais complets qui, de la  
naissance à la mort, essaient de répondre aux questions  
existentielles qui grandissent avec eux :

Est-ce que quelqu'un m'aime ?

Est-ce que je vais réussir dans la vie ?

Qu'est-ce que veut dire « réussir dans la vie » ?

*Que voulons-nous : nourrir ou contrôler leur imaginaire ?*

Des êtres humains, tous différents les uns des autres par  
leur tempérament,  
leur naissance,  
leur environnement,  
leur expérience,  
par leur âge au même âge, aussi étonnant que cela puisse  
paraître,  
par leurs goûts,  
leurs humeurs.

*Pourquoi alors cette obsession du consensus dans le plaisir ?*

*Cette presque obligation de la compréhension univoque ?*

*L'absurde tentation d'univers artificiels en deux dimensions où*



*les problèmes ont des résolutions simples, les questions, des réponses définitives ?*

Des êtres humains qui s'approprient le monde en jouant, le comprennent en le reproduisant, l'intériorisent en le défaisant et en le refaisant à leur hauteur, à leur manière. Le jeu de l'enfant est gratuit, libre, mais jamais innocent.

*Pourquoi la tentation de jeux codés, policés et sans conséquence ?*

133

Des êtres humains qui croient aux phénomènes qui étonnent.

*Pourquoi nourrir leur merveilleuse disponibilité de fictions désincarnées, qui, en niant le réel, nient également la relation à l'art ?*

*Pourquoi ne pas offrir des fictions riches de sens, de non-dits, d'évocations complexes et multiples ?*

Toute la journée, les questions se multiplient... sans réponse. Chaque question fait surgir de nouvelles questions qui font surgir... La chaîne est sans fin.

Nous partons avec le sentiment d'avoir ouvert des vannes et le devoir de trouver « comment » aborder le monde de l'enfance... Nous nous donnons le devoir de nous renseigner sur ces enfants qui forment le public et d'en respecter l'hétérogénéité en multipliant les couches de sens dans l'écriture pour que chacun des spectateurs puisse trouver son propre chemin à travers une œuvre, sa porte d'entrée, sa porte de sortie et sa musique propre.

## **Jour 10 : Et l'après...**

Samedi.

La journée est courte, trop courte. Trois petites heures et puis s'en vont... Chacun et chacune de son côté. Nous nous rappelons une dernière fois une réalité incontournable : l'omniprésence de l'adulte médiateur, conscient ou inconscient, qui facilite ou s'oppose à toutes les étapes de la possible rencontre artistique.

Le créateur est un adulte,  
le décideur, un adulte,  
le programmeur, un adulte,  
le critique, un adulte,  
l'accompagnateur, un adulte.

De l'autre côté : le public est captif.  
Les enfants n'ont pas choisi ce qu'ils vont voir, n'ont pas le  
droit de sortir, ne savent pas ce qu'ils vont voir...  
134 Ils ont de la chance quand ils connaissent le titre.  
De plus, pour le confort de l'adulte et son bien-être moral,  
on demande à l'enfant de comprendre... compréhension  
univoque.  
On lui demande de résumer... dans les mêmes mots.  
On lui demande d'aimer...  
On demande à tous d'aimer également.  
Peut-on parler de rencontre artistique ?

Je reviens à une citation de Nicolas Schöffer, tirée d'un document sur internet, qui tente de définir l'art... le théâtre étant de tous les arts celui qui ressemble le plus à la vie et à l'enfance dont il a gardé un mot essentiel : JOUER.

Il en résulte [de la fréquentation de l'art] un processus de fascination provoquant une modification plus ou moins profonde [du] champ psychologique [des spectateurs-auditeurs ] selon le degré de la valeur esthétique de la création.

Cette modification doit aller dans le sens de la transcendance, de la sublimation et de l'enrichissement spirituel par le truchement du jeu complexe de la sensibilité et de l'intellect humains.

Ainsi, grâce à la faculté de dépassement du créateur, les produits esthétiques à forte répercussion pénètrent à travers les réseaux de communication multiples, dans la réalité sociale.

Pour atteindre ce but, le créateur doit utiliser un langage et des techniques qui correspondent au véritable niveau de développement de son époque<sup>2</sup>.

Nous réalisons que ces mots qui parlent si bien des relations entre art et adulte sont explosifs quand il s'agit d'enfance.

Le mot *profonde* est un exemple.

*Champ psychologique...*

*Sublimation...*

*Complexe...* (accolé au mot *jeu* pourtant si rassurant).

*Transcendance...*

*Réalité sociale...*

*Produits esthétiques à forte répercussion...*

*Niveau de développement de son époque...*

Ces mots sont dangereux.

Nous savons qu'une virgule peut être subversive.

Nous nous embrassons sous la pluie. Nous savons que ce n'est qu'un au revoir, que le théâtre pour enfants a le pouvoir de souder les créateurs dans un combat vital pour la liberté de dire, penser, repousser chaque jour un peu plus loin les frontières du permis, du moral, du possible.

Bon courage, bon orgueil et bonne humilité, chers amis auteurs. Ce fut un grand bonheur de vous connaître, je vous suivrai dans tous vos détours, même si parfois ce sera de loin.



Auteure dramatique, SUZANNE LEBEAU codirige avec Gervais Gaudreault le Carrousel, compagnie de création pour jeunes publics qu'ils ont cofondée.

Ce « journal de bord » qu'elle a remis à *L'Oiseau-Tigre* rend compte du Laboratoire du Théâtre français qu'elle a dirigé à Ottawa, du 5 au 16 mai 2009, et dans lequel elle abordait la notion d'écriture théâtrale destinée à l'enfance et la jeunesse.

Le Théâtre français présente les 2 et 3 octobre 2009 *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau mis en scène par Gervais Gaudreault.

---

2 Nicolas Schöffler, « Définition de l'art », dans *Atelier européen sur la place de l'art contemporain et le rôle des artistes dans les programmes scolaires*, document de travail, UNESCO, Nice, 1<sup>er</sup> janvier-28 février 1985, p. 47, <<http://unesdoc.unesco.org/images/0006/000624/062472FB.pdf>>.